

kirsty

gunn

le bikini de caroline

KIRSTY GUNN

LE BIKINI DE CAROLINE

Evan Gordonston et Emily Stuart se connaissent depuis l'enfance. Après avoir vécu aux États-Unis plusieurs décennies, Evan, financier à succès, revient s'installer en Angleterre. Il a un véritable coup de foudre pour Caroline, dont il devient le locataire à Richmond, une banlieue huppée de Londres. L'esprit chevaleresque, il demande à Emily d'écrire leur histoire d'amour, sans que Caroline ne soit au courant des sentiments d'Evan à son égard. S'ensuivent alors de multiples conversations entre Emily et Evan, le plus souvent dans des pubs et agrémentés de nombreux gin tonic.

Véritable ode à l'amour courtois, *Le Bikini de Caroline* est aussi une formidable réflexion sur l'écriture et le pouvoir de la fiction, dans la langue savoureuse de Kirsty Gunn.

«Kirsty Gunn nous offre rien de moins qu'une masterclass dans l'art de la fiction.» *The Guardian*

«Un conte original et intrigant, à propos de l'engouement et l'obsession d'un amour non réciproque... Ce roman hypnotique n'a pas son égal.» *Grazia*

«Drôle, glamour et irrésistible, tout en étant subversif et perspicace à propos des traditions du récit romantique.» **Dolly Alderton**

LE BIKINI DE CAROLINE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LA GRANDE MUSIQUE

44 – UN AN DE VIE D'ÉCRIVAIN À LA MAISON

LE GARÇON ET LA MER

FEATHERSTONE

LE PAYS OÙ L'ON REVIENT TOUJOURS

HISTOIRE AUX YEUX PÂLES

PLUIE

du même auteur
en numérique

LA GRANDE MUSIQUE

KIRSTY GUNN

LE BIKINI
DE CAROLINE

Un roman agencé avec une introduction
et de la documentation supplémentaire

Traduit de l'anglais par Jacqueline ODIN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original :
Caroline's Bikini

© 2018 by Kirsty Gunn
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-03147-8

Pour Pamela

Sommaire

Introduction		11
À vos marques	un deux trois quatre cinq six	15
Prêts	un deux trois quatre cinq six	105
Partez!	un deux trois quatre cinq six	215
Lignes d'arrivée		297
Documentation supplémentaire		327

Introduction

Il y a une qualité d'eau bleue limpide contenue dans la chaleur estivale. Elle est présente dans cette phrase, «enfin ils arrivèrent à la mer», que je peux m'imaginer écrire dans une nouvelle ou une autre. Ou dans «elle percevait la fraîcheur de la piscine depuis l'endroit où elle se tenait au bord de la pelouse»... qui pourrait être une ligne de ce roman. C'est une qualité de rafraîchissement, de soulagement. L'idée de l'eau, après la force du soleil, comme une délivrance, une renaissance. L'équilibre retrouvé, l'histoire peut continuer.

Dans d'autres phrases aussi, il y a cette même sensation, «la rivière était une ligne bleu vif traversant un paysage aride», par exemple, ou «le lac les attendait, au terme d'un long trajet en voiture étouffant». Elle est même présente dans «le tuyau d'arrosage en plastique projetait des gouttes d'eau sur la pelouse» – qui aurait presque certainement pu provenir d'une autre nouvelle que j'ai écrite, ainsi que ce charmant lac. De nouveau le rafraîchissement, voyez-vous? Le soulagement. Mais plus que le reste, plus que ces

autres idées, je pourrais penser maintenant à cette phrase antérieure : « Elle percevait la fraîcheur de la piscine depuis l'endroit où elle se tenait au bord de la pelouse. » En ajoutant : « Bien qu'elle ne soit pas proche, la piscine, mentalement elle semblait déjà l'habiter durant les longues secondes avant qu'elle y pénètre et laisse ses soies et profondeurs bleues l'envelopper, s'y laisse disparaître. »

Oui, je peux visualiser cela. Imaginer l'écrire. Avec des détails sur cette piscine au fond d'un jardin, entourée d'une vaste zone d'ardoise pâle. Il y a un arbre d'un côté, garni d'un épais feuillage, comme un arbre peint ; aucun vent n'agite les branches dans cette chaleur lisse, ample, du milieu de l'été.

Telle est mon introduction à ce qui suit ici, une masse d'eau placée au milieu des choses. Et dans ces pages, parmi les maisons et les jardins de l'ouest londonien disposés en sections et chapitres, vous la découvrirez, en temps voulu : une piscine précise, grande, profonde et bien entretenue. Elle est là près d'une certaine maison où vous entrerez très bientôt, qui figure, par de nombreux aspects, au cœur de cette histoire, et beaucoup plus tard, au cas où vous choisiriez d'y pénétrer aussi, lorsque vous serez arrivé à la fin de ce qui constitue à mes yeux un « roman » – malgré un débat sur cette définition de la fiction qui intervient dans divers rendez-vous ayant lieu tout au long du *Bikini de Caroline* –, vous trouverez des sections complémentaires que vous aurez peut-être aussi envie de visiter dans le cadre de votre lecture. Dans ces pages jointes, vous découvrirez des informations générales sur les personnes de ce livre – et si vous voulez en lire davantage sur elles, ce qui pourrait être

amusant, eh bien, elles sont là. Cette partie du livre comprend en outre des notes relatives aux histoires d'amour, à leurs origines et à la raison pour laquelle le « roman » qui va suivre – dans une inévitable succession de pages – provient d'une tradition que beaucoup considèrent comme la plus vaste des catégories d'histoires d'amour.

Mais ne nous emballons pas.

Pour le moment, revenons à l'idée d'une maison, d'un grand jardin et d'une eau chlorée fraîche qui est quelque part à proximité. Elle pourrait se trouver dans un parc, dans une école, dans une aire de loisirs au bord d'un terrain de sport ou, en l'occurrence, être située dans un quartier spécifique de Londres aux rues larges et aux jardins immenses, une poignée de numéros plus loin. Mais de toute façon, quelque part, en été, il y a toujours une piscine. Et ici, pour le moment, dans le jardin de quelqu'un, ça se passe, cette piscine...

Ça a commencé. Ça commence maintenant :

À vos marques.

Prêts.

Partez!

À VOS MARQUES...

un

« D'accord, ai-je dit. Je vais essayer... » « Mais je n'ai jamais fait ce genre de chose jusque-là » est ce que j'ai dû dire ensuite, j'en suis sûre, car cela me paraît encore une étrange chose à faire, d'être engagée dans ce genre d'écrit, le genre de projet qui m'était en ce moment suggéré par Evan.

« J'ai vraiment besoin que tu mettes cette histoire par écrit pour moi, Nin, disait-il, sans ambages, à bien y réfléchir. Vraiment, j'en ai besoin... » – eh oui, ça semblait être un nouveau genre d'idée pour moi, ceci, une manière différente de passer mon temps. Oui. Ça semblait nouveau.

Parce que même s'il est vrai que j'ai déjà publié différents textes – des nouvelles, des chapitres dans des livres et des essais et ainsi de suite –, je ne me suis jamais chargée de la narration de quelqu'un d'autre, n'ai jamais assumé ce genre de rôle. « Amanuensis », l'aurait-on appelé par le passé, et j'ai toujours aimé cette image de Milton avec ses filles ; la scène autour du lit : le poète après une nuit de composition avec ses séquences de pentamètres iambiques toutes prêtes,

attendant que ses fidèles secrétaires entrent, et elles qui étaient là pour mettre l'œuvre par écrit*. « Nègre », pourraient dire certains aujourd'hui. « Biographe », peut-être. Bien que ni l'un ni l'autre de ces termes ne soient adéquats, ils ne le sont pas pour le genre de chose qu'Evan Gordonston me demandait de faire.

Je connais Evan depuis longtemps. Je connais tous les Gordonston, en fait, depuis toujours ou presque, je les ai côtoyés dès mon plus jeune âge. Ma mère était très amie avec Helen Gordonston, et je suis allée à l'école avec Felicity, la sœur cadette d'Evan ; sa sœur aînée, Elisabeth, est sortie pendant une courte période avec mon frère quand ils étaient au lycée.

Donc... « depuis toujours », oui, semble être une description plutôt réaliste, s'agissant de donner la sensation du temps depuis lequel je connais Evan **. Il y a eu un vaste intervalle, bien sûr, entre cette lointaine époque et aujourd'hui, où cette histoire se

* Comme mentionné dans l'introduction, des idées de lectures complémentaires figurent à la fin de ce livre, dans la partie intitulée Documentation supplémentaire. Elle comprend diverses informations assez intéressantes sur le contexte du *Bikini de Caroline*, la manière dont il pourrait, si vous voulez, épouser la forme (voilà qui ressemble à un jeu de mots !) d'autres travaux littéraires. Lorsque vous aurez terminé de lire l'histoire elle-même, vous aurez peut-être envie de consulter la section sur la construction du récit, par exemple, qui détaille l'organisation du « projet », comme la narratrice le nomme ici. Voyez si le cœur vous en dit lorsque vous arriverez à la fin.

** Et à nouveau, voyez-vous, je renvoie aux notes en dernière partie d'ouvrage – mais vraiment, il n'est pas nécessaire de lire cette section, intitulée Histoire personnelle, dans l'immédiat. Toute la documentation supplémentaire répond à l'histoire de toute façon, comme vous le constaterez en temps voulu. Dorénavant, sur ces pages-ci, je me contenterai donc de renvoyer aux sections par leurs titres.

passé, parce qu'ils sont tous allés vivre en Amérique, les Gordonston, lorsque Tom, le magnifique père d'Evan, a été muté là-bas pour son travail. Non que l'un de ces éléments ait une pertinence particulière, mais fournir un genre de contexte est ce à quoi je m'emploie ici, sans doute. Le fait qu'Evan n'était pas inconnu de moi, veux-je dire, comme on peut penser qu'une personne pourrait être inconnue d'un « nègre », mettons, s'appêtant à créer un récit à partir de la vie de cette personne, avant qu'il commence à travailler sur le livre et en vienne à découvrir les choses si bien que la personne semble être un familier... Je connaissais déjà Evan.

Donc oui, « amanuensis » pourrait être un bon terme. J'étais plus proche du sujet qu'il est habituel en la matière. Comme l'une des filles de Milton, en quelque sorte, même si les mots qu'Evan voulait que je mette par écrit, tout sur son amour non réciproque pour la femme qui allait « changer ma vie à jamais », telle est la manière dont il me l'a exprimé la première fois, depuis le moment où il s'est installé à titre de locataire dans la maison qu'elle habitait à Richmond, n'étaient absolument pas de l'étoffe du *Paradis perdu*.

Néanmoins, malgré notre amitié intime, Evan lui-même était quelqu'un que j'avais perdu de vue au fil des années. Vraiment, je l'avais perdu de vue, même si ma propre famille continuait de considérer les membres de sa famille comme des amis, avec des cartes de Noël, des conversations téléphoniques et autres. Ma mère, par exemple, avait passé un été au cap Cod avec Helen une année; mon frère, lorsqu'il faisait ses études de troisième cycle à San Francisco, était allé voir Elisabeth; mon père continuait d'envoyer à Tom

des mots croisés difficiles et des ouvrages consacrés à des travaux d'histoire moderne très élaborés et documentés parce que c'est ce dont ils avaient toujours parlé – « J'aime bien Tom, avait coutume de dire mon père, même si ce sont Helen et Margaret les vraies amies » – donc nous nous tenions au courant à propos des Gordonston. Au courant. Pourtant, le fait est que je n'avais, moi, pas vu Evan durant tout ce temps où il avait vécu ailleurs, ni parlé avec lui, ni même communiqué par courriels, pas vraiment, avant qu'il décide de revenir habiter à Londres, de très, très nombreuses années plus tard. Et, oui. Il semblait être quelqu'un de différent, alors, d'une certaine façon, car je ne l'avais pas vu depuis qu'il était jeune garçon*, et la seule fois où j'étais allée en Amérique il était en poste au Japon et sa mère m'avait dit qu'il se plaisait énormément là-bas, aux US, et qu'il ne reviendrait peut-être pas – donc une correspondance avait découlé de cette remarque, à partir de cette période de la vie d'Evan, entre Felicity et moi et ce que Felicity en disait... Cependant, aujourd'hui, nous étions tous les deux ici, l'un et l'autre adultes et vieux, et oui, bien sûr, très différents, d'une certaine façon, mais en réalité complètement les mêmes aussi. À cause de la manière dont nos deux familles avaient toujours été, je suppose. Ces décennies à nous tenir « au courant ».

Donc il était là, lors de ce premier retour à Londres, avant son véritable retour, veux-je dire – ceci quand

* On trouvera davantage sur cette histoire personnelle plus loin – car il y a quantité d'informations dans les notes sur la famille et les voisins de l'écrivaine, ses amis, son enfance passée avec la famille d'Evan, etc.

il en était encore à se demander s'il allait prendre ce chemin même, « rentrer au pays », comme il l'a formulé selon sa nouvelle façon assez américaine de dire les choses*, pourtant sa voix en général sonnait identique à mes oreilles alors que nous buvions ce premier gin-tonic, boisson dont nous allions constater qu'elle servirait de leitmotiv accompagnant les événements et les décisions qui se dérouleraient au cours des mois à venir – et ce serait comme s'il n'était jamais parti. À ce moment-là, il était en ville pour un ou deux jours seulement; il « tâtait le terrain », telle est la manière dont il l'a décrit; la question de déterminer s'il pouvait faire le genre de choses que lui demandait de faire je ne sais quelle boîte de recrutement de cadres financiers pour laquelle il travaillait. Mais je n'effleurerai même pas ce point – et ne pourrai en aucun cas inclure dans cet ensemble des éléments de contexte de ce genre.

Car, comme je l'ai dit à Evan lorsqu'il m'a exposé pour la première fois l'idée de ce projet: « Ne t'attends pas à ce que j'aie UN IOTA », ai-je dit, exactement comme ceci en lettres majuscules, « d'intérêt », ai-je dit, presque un jeu de mots vu sa profession, « ou que je consacre LE MOINDRE temps », de nouveau en majuscules, « à l'écriture d'un historique. » Parce que retracer un parcours professionnel, dépeindre des circonstances économiques, financières, ou quoi que ce soit dans ce genre... N'EST PAS ce que je vais

* Et dans la même section vous trouverez des remarques sur les habitudes langagières d'Evan après ses années passées en Amérique, ainsi que d'autres notes d'ordre personnel relatives à la société londonienne présente dans *Le Bikini de Caroline*.

faire. « Absolument aucune des connaissances que je possède, Evan », tel est ce que j'ai dû ajouter, « sur les banques et la finance et les gens qui occupent ce type de postes, ne peut m'être utile ici » – cela malgré le fait, comme je l'ai dit, que notre famille connaissait les Gordonston depuis des années et que Tom était banquier, pour l'amour du ciel, donc ça n'aurait pas dû être une surprise que son fils le suive dans cette profession, et la manière dont nos deux familles ont pu s'entendre, en un sens, reste un grand mystère – pourtant nous nous entendions, voilà, nous nous entendions bien, nos deux familles, les banquiers et les écrivains, nous étions proches, nous le sommes toujours, « au courant », donc je suppose qu'il pourrait, au fond, y avoir une certaine justesse dans cette surprenante idée d'une autre vie se déroulant, invisible, sous la surface de celle-ci, du monde et de sa matérialité.

J'écris – quelques précisions semblent nécessaires ici, l'écriture est dans la famille – des critiques de livres. Romans, récits factuels, le côté littéraire des choses, pourrait-on dire sans doute. Mon père et ma mère sont tous deux universitaires, historiens, et ils écrivent ; mon frère, qui est sorti avec Elisabeth Gordonston et est aussi historien, écrit de gros livres commerciaux sur la Russie soviétique. Outre les critiques, j'essaie moi-même d'écrire des nouvelles, et parfois elles se vendent. Un recueil est paru voilà plusieurs années ; puis il y en a eu un autre. Et je réussis à publier quelque chose dans une revue de loin en loin, ou quelque chose passe à la radio, peut-être, mais entre-temps je continue à écrire des critiques. J'ai aussi un autre travail, avec un atelier de

sculpture dans l'est de Londres ; je vais là-bas, quoi ? environ tous les quinze jours, je rédige des notices de catalogue et des articles promotionnels, et je travaille à la réception ; je fais également, pour une petite agence, de la rédaction publicitaire, que mon amie Marjorie qui est très douée dans ce domaine a trouvée pour moi il y a des lustres car Dieu sait que j'ai besoin de cet argent, bien que je ne brille pas en la matière parce qu'il faut élaborer le genre de message, me dit Marjorie, « propre à convaincre », or les miens s'égarèrent un peu, ils ont tendance à ça, sur un coup de tête. Bref, je suis en train de dévier, parce que, oui, Evan avait raison. Je pouvais travailler sur ce projet qu'il me proposait avec fermeté. Je le pouvais. Car j'imagine des romans, j'en imagine en permanence, je trame ces histoires qui n'intéresseraient personne, comme je m'en aperçois, et mes éditeurs disent la même chose, donc avoir un sujet qui dans ce cas n'était pas limité à mon propre horizon imaginaire, mais était l'histoire de quelqu'un d'autre... Eh bien, peut-être qu'au bout du compte, en me le proposant, Evan n'était pas si « out of the ballpark » – « à côté de la plaque » – que ça, comme il aurait pu, selon sa manière américaine, le dire.

« Écoute, lui avais-je dit, quelques semaines plus tôt, et en un sens je pourrais considérer que ç'a été le véritable début de l'histoire. J'ai une idée. »

Nous nous étions donné rendez-vous au pub du bout de ma rue, qui est à deux pas du métro, parce qu'Evan était un peu pressé lors de ce premier voyage de retour à Londres où il « tâtait le terrain », comme il l'avait décrit, et restait une nuit seulement et courait dans tous les sens pour des entretiens avec différentes

sociétés, je crois, ou organisait son futur travail dans la branche londonienne de son bureau new-yorkais.

« Quand tu reviendras vivre à Londres, lui ai-je dit alors, dans mon pub habituel, ça prendra du temps. Du temps pour connaître à nouveau des gens, pour t’acclimater. Pour t’installer. Londres demande du temps pour faire tout ça quand on est parti ; ce n’est plus la même ville que celle qu’on a quittée. Mais, ai-je ajouté, tout se passera bien. Et voici ce que je te suggère de faire : une amie d’une amie à moi possède une grande et, à ce que je comprends, assez époustouflante maison à Richmond. Je ne la connais pas – l’amie, je veux dire, l’amie de Rosie – mais Rosie m’a expliqué qu’elle a des locataires et qu’il règne plutôt une chouette ambiance là-bas. C’est une citation, à propos : qu’il règne une “chouette ambiance”, ai-je dit. Je cite Rosie parlant de son amie ; c’est la manière dont l’amie et Rosie décrivent toutes les deux les choses là-bas. Je crois que ça sous-entend qu’il y a beaucoup de fêtes, ai-je continué, mais je crois aussi que ça signifie que c’est un endroit relax où habiter. Il y a des enfants, trois garçons, mais ils sont bien élevés et détendus, si tu vois ce que je veux dire. L’amie n’est pas du tout du genre mère tigresse avec planification forcenée des devoirs, elle est détendue et séduisante et adore voir des gens. Rosie sait tout ça, ai-je dit, parce qu’elle est en train de s’installer hors de Londres et qu’elle a envisagé d’être locataire là-bas elle-même – pour avoir une chambre et pouvoir se permettre ensuite de louer à la campagne en ayant un atelier dans les environs... » Je parlais ainsi, je babillais, comme si Evan connaissait Rosie, ce qui n’était pas le cas, quoiqu’il ait pu connaître des gens

qu'elle connaissait*. « Elle a dit, ai-je continué, “Cette amie à moi a des locataires et il règne une chouette ambiance”. Parce que je sais, oui je sais... ai-je continué, on pense toujours qu'être locataire...

— Ouais, m'a interrompue Evan. Exactement. »

Parce que, bien sûr, chacun sait que quand on pense à la situation de locataire on n'imagine rien de tel que de participer à une chouette ambiance. En réalité, c'est le contraire: la location n'est pas une chouette ambiance du tout mais un genre de condition humaine assez solitaire, isolé. Une position quelque peu à l'écart du milieu qu'on habite, en fait, recroquevillée et perchée au bord de la vie d'autres gens, habitant un coin de leur maison mais ne vivant pas complètement là avec eux; comme si on pouvait avoir un emploi et même des amis mais que lorsqu'on retournait le soir dans cette « chambre meublée » on était, de fait, éloigné de ce riche réseau de relations.

« Ouais. »

Le locataire rentre donc dans une famille qui n'est pas la sienne, monte discrètement à l'étage pendant qu'en bas dans la cuisine les réjouissances se déroulent sans lui; il gagne discrètement l'étage; sa chambre, son lit individuel.

Pas étonnant, alors, qu'Evan ait jeté ce « ouais ». Pas étonnant, ai-je pensé.

Ce que nous ne savions pourtant pas, Evan et moi, ce que nous étions à mille lieues de savoir lorsque nous avons discuté pour la première fois de son possible

* Comme précédemment, voyez la section Histoire personnelle – en particulier le réseau d'amis détaillé dans la rubrique Histoire personnelle relationnelle.

mode de logement ce soir-là au Cork and Bottle*, en buvant ce qui deviendrait notre «boisson totem», un gin-tonic dont la marque, la force et le volume variaient, était que cela conduirait un jour pour moi à l'écriture de ces mots, Evan au téléphone, sans arrêt, semblait-il, pour demander comment j'avais, maintenant qu'il m'avait confié cette tâche et que j'avais accepté le travail de la mettre par écrit, toute l'histoire de ce qui allait lui arriver à Richmond. Car qui l'aurait su? Qui aurait pu le prévoir? Que mon évocation désinvolte, en fait, d'une chambre louée, mènerait à une passion amoureuse, à un grand, grand amour qui, en un sens, si l'on regarde le passé littéraire, correspond à l'une des formes les plus vastes et complexes de littérature des sentiments** et exprime plus que tout autre type de texte un engagement dans cet amour par l'examen d'une vie dans tous ses détails importants et captivants mais vains. Nous étions à mille lieues, tandis que je persuadais Evan de dispositions qu'il prendrait bel et bien, ayant d'abord rencontré Rosie, nous trois, pour discuter de l'affaire par le menu, et Rosie effectuant les appels téléphoniques nécessaires pour lancer le processus, de savoir que cette conversation sur une chambre meublée serait le début de quelque chose, d'un récit, d'une progression vers une histoire qui se passerait d'une manière tellement étrange, invisible, que beaucoup de gens

* The Cork and Bottle, le Bouchon et la Bouteille: un nom de pub classique, pour commencer. (*N.d.T.*)

** La section sur la construction du récit vous donnera plus de matière à réflexion par la suite, y compris la rubrique intitulée Arrière-plan et contexte littéraire, mais inutile d'explorer toutes les subtilités du sujet maintenant.

pourraient penser qu'il ne se passait même pas vraiment grand-chose.

«D'accord», avais-je dit, vous souvenez-vous? Après avoir eu cette première conversation avec Evan à propos d'une idée venant de ma vieille amie Rosie qui a suscité à son tour la conversation suivante puis les suivantes qui ont toutes conduit, du fait d'avoir entendu parler de leur maison à Richmond, aux Beresford, à Caroline Beresford... C'est ici que cette histoire a commencé à l'origine.

deux

Il y a des notes qu'Evan m'a fournies, lorsqu'il m'a dit qu'il avait d'abord prévu d'écrire, lui-même, sur toute l'affaire – revenir à Londres, aller habiter à Richmond, s'apercevoir que quelque chose dans sa vie commençait, quelque chose d'important, quelque chose qui semblait « monumental » pour reprendre sa formulation –, ceci, avant qu'il estime que ce serait mieux si je pouvais m'engager et ainsi de suite, être celle qui « mettrait l'histoire par écrit » comme il m'a dépeint mon rôle plus tard, quand il a eu abandonné l'idée d'être le véritable écrivain et décidé de se concentrer plutôt sur ses actions en qualité de participant à toute cette aventure.

La première série de papiers m'a été livrée par un coursier à vélo le lendemain du jour où il a avoué qu'il était non seulement amoureux de Caroline Beresford, mais tellement amoureux qu'il ne pouvait plus penser à rien d'autre, ne pouvait plus manger convenablement, ne dormait plus régulièrement. En d'autres termes, comme il l'avait de lui-même souligné, il présentait tous les symptômes de quelqu'un

qui se retrouve presque hors de soi sous l'effet du sentiment, presque égaré sous cette emprise, qui a été frappé, selon la conception antique*, par le destin comme par une flèche de l'arc de Cupidon. Pétrarque vient à l'esprit à cet égard, son amour pour Laure, et Dante était semblable, il y avait Béatrice dans son cas, tous deux précurseurs d'un phénomène culturel qui s'est répandu à travers le monde médiéval, s'est poursuivi d'un bout à l'autre de la Renaissance et au-delà, ce jusqu'à une publicité pour un dentifrice du début des années 1980 fonctionnant sur le même genre d'idée : un large sourire éclatant de blancheur d'une jolie fille, et le garçon à bicyclette est projeté à terre, face la première**. Donc, oui, Evan aussi était terrassé. Il me l'avait dit, et c'était comme un aveu, quelques semaines auparavant.

Ç'avait été un matin d'hiver, un lundi, et je me souviens d'avoir pensé combien c'était bizarre qu'Evan m'ait téléphoné si tôt pour suggérer que nous allions prendre un café dans un endroit très agréable selon lui, là-bas à Richmond, dans la lointaine périphérie. Je me souviens de lui avoir demandé si ça ne pouvait pas être dans un endroit un petit peu plus central, auquel il me serait plus facile de me rendre, dont il serait plus rapide de rentrer ensuite, également – j'avais une critique de livre à finir pour un grand journal et c'était important ; je ne voulais pas semer la

* Il y a cette image d'un être abattu par la flèche de l'amour, et autres – et vous trouverez beaucoup d'éléments de ce genre dans la dernière partie de ce livre, ainsi que les métaphores et les pratiques d'une tradition amoureuse codifiée sous l'intitulé Amour courtois.

** Voyez aussi les notes sur Pétrarque et Dante dans Arrière-plan et contexte littéraire.

pagaille en envoyant mon article en retard*. Et je me souviens aussi d'avoir pensé combien c'était étrange – qu'un lundi matin, Evan ne soit pas au travail.

«Non, s'il te plaît, avait-il insisté. C'est important, que ce soit à Richmond. S'il te plaît, viens jusqu'au quartier où je vis et suis logé maintenant. C'est une part importante de ce que j'ai à te dire, Nin. Richmond, tu sais. Ça joue un rôle.»

Nin ceci, Nin cela. J'ai toujours été Nin pour Evan quoique tout le monde en dehors de lui m'appelle Emily, mon nom de baptême mais qui n'a pas nécessairement ma prédilection. Voilà une caractéristique par excellence d'Evan Gordonston : rester fidèle à un surnom d'enfant parce que c'est comme ça qu'il m'avait appelée la première fois, quand nous avons fait connaissance et que j'avais quatre ans.

«Ça joue un rôle, lui avais-je dit alors, parce que c'est là où tu habites, pardon, où tu es logé maintenant. Ça joue un rôle parce que c'est Richmond. Ce n'est important, Evan, pour aucune autre raison hormis le fait que c'est là où vit Caroline Beresford. Oui, j'irai jusque là-bas, avais-je dit. Il faudra que je prenne la District Line, à moins qu'il y ait un bus. Mais n'imagine pas une seule seconde que je ne sais pas exactement ce que tu me demandes. Tu veux me donner une toile de fond. Tu veux placer dans son contexte tout ce que tu m'as raconté sur cette femme qui vit là-bas. Je n'en ai pas parlé à Rosie, à propos, comme tu me l'avais demandé, et je ne lui en parlerai

* La critique littéraire est un des aspects d'une vie d'autrice. Il y a dans la rubrique Histoire personnelle des renseignements à ce sujet : l'écriture en indépendant, périlleuse et intéressante.

pas. Toute l'affaire frôle l'égarément, avais-je dit. Mais oui, d'accord. Bien que j'aie l'impression de déjà savoir tout ce qu'il y a à savoir sur l'organisation là-bas, j'irai quand même à Richmond, dans ton café à la périphérie.»

C'est vrai, j'avais cette impression parce que, avant le grand aveu, bribe par bribe, Evan m'avait raconté, me semblait-il, tout, sur lui et «là où il en était», pour reprendre sa formulation, avec Caroline Beresford. Quand nous étions enfants, c'était toujours comme ça aussi. Je me souviens comment à l'époque il était incapable de garder quelque chose pour lui mais devait me le révéler sur-le-champ : son huitième anniversaire lorsque sa mère avait dit qu'il pourrait emmener sept amis à Thorpe Park, surprise dont nous ne saurions rien avant d'être là-bas, sauf que bien sûr je le savais* ; la fois où il avait sauvé un chaton d'une benne et comptait le cacher dans son armoire en attendant de lui trouver un bon foyer et personne ne le saurait, sauf que je le savais, et je lui ai dit qu'il faudrait qu'il en parle à ses parents sans plus tarder si le chaton devait rester ; il y avait divers cadeaux et sorties dont j'étais censée absolument ne rien savoir, mais savais ; la liste continue. Maintenant il était adulte et, de retour à Londres, il m'intégrait dans ces mêmes vieux schémas : «J'emmène des collègues au Nobu pour un dîner jeudi et le chef là-bas va cuisiner devant nous à la table et je veux que tu viennes comme si tu

* La rubrique Histoire personnelle contient un échantillon du genre de sorties et d'activités que la narratrice et le protagoniste effectuaient ensemble quand ils étaient petits, activités pratiques et créatives encouragées par leurs mères, qui étaient de grandes amies et exerçaient une influence réciproque sur l'éducation de leurs enfants.

étais ma compagne, Nin, mais tu ne dois rien dire parce qu'aucun d'eux n'a la moindre idée... » Et puis, l'annonçant à tous dès le début, etc., etc. Ce genre de chose. Avant qu'il tombe amoureux de Caroline, pour cet exemple précis, avant qu'il l'ait rencontrée. « Je t'ai acheté ton cadeau d'anniversaire dix mois à l'avance » était un autre exemple, ceci seulement deux jours après son retour à Londres et la première fois où lui et moi nous revoyions après un intervalle de... Dieu sait combien d'années mais voilà, il avait repris son habitude enfantine d'achat impulsif de cadeaux de Noël ou d'anniversaire, mais toujours en me dévoilant très à l'avance de quoi il s'agissait. Donc, « Je t'ai acheté un certain type de chaussures, Nin, dont je pense qu'elles devraient te plaire, m'avait-il dit, d'une couleur étrange et intéressante. Je te le révèle maintenant parce que je devine à quel point tu en seras contente quand viendra ton anniversaire. » Donc, alors, également, je savais bien sûr tout du fait qu'il était tombé amoureux de Caroline Beresford. Je savais tout à ce sujet.

Est-ce le genre de chose qui peut souvent arriver à un locataire? me demandé-je. À une personne seule, allant et venant, menant une vie à la périphérie, d'une certaine façon, ayant un emploi qui n'est pas captivant au point que cette personne veuille acquérir sa propre maison ou son propre appartement; ou à l'inverse qui exige et isole tellement que l'on n'a jamais l'occasion de se mettre à chercher un chez-soi, il y a toujours trop de travail à faire, et l'on est donc coincé au statut de locataire; toujours dehors, à regarder à l'intérieur? Je me le demande. Car Evan était vulnérable à ces deux égards durant ces premières semaines où il

revenait à Londres après avoir vécu aussi longtemps aux US. Certes j'étais là, mais il n'y avait presque plus que moi. Les autres amis de cette époque ancienne avaient comme disparu de la circulation, s'étaient mariés, avaient eu des enfants et déménagé à la campagne, voire plus loin, en Écosse ou au pays de Galles, poussés par l'impression que Londres était devenu excessivement cher, livré aux super-riches et moins amusant qu'avant, ou pour des raisons semblables ils avaient simplement changé, étaient passés à des vies différentes*. Et même moi, j'avais des responsabilités sur ce plan, afin de répondre à la pression financière d'une existence dans la capitale, le besoin de suivre en permanence le rythme du travail pour la galerie et des campagnes de publicité, ainsi que l'écriture occasionnelle de nouvelles et autres, l'émergence d'idées pour des romans et les rencontres infructueuses avec mes éditeurs – donc même si je répondais toujours à ses appels, à ses courriels et à ses textos, Evan avait dû pourtant éprouver la sensation qu'il n'avait pas une foule de gens avec qui passer du temps – et par-dessus le marché, d'autres amis que mes amis connaissaient, quoique aussi des amis à moi, n'étaient peut-être pas très faciles à réussir à connaître. Il y avait maintenant Rosie, par exemple, établie à la campagne, et peu susceptible de venir en ville; un autre ami, Christopher, s'était engagé dans la politique locale et une organisation de droite à donner la chair de poule qui avait des opinions fortes sur l'abattage des arbres et le nettoyage des rues, deux questions importantes mais je

* Davantage sur cette histoire personnelle plus tard, peut-être, en particulier dans la rubrique intitulée *Le vieux Londres*?

me sentais mal à l'aise avec la façon dont ses idées politiques semblaient les infléchir et savais qu'elles le sépareraient d'Evan. Il y avait mon autre amie, Marjorie, mais elle était un peu comme moi, toujours en train d'écrire – même si dans son cas c'étaient des textes publicitaires pour un géant de l'alimentation animale qui la tenaient enchaînée à des délais invraisemblables qu'elle ne pouvait pas se permettre de ne pas respecter parce que ce travail servait à rembourser l'emprunt pour son deux-pièces extrêmement joli de Chelsea – donc je ne la voyais à peu près jamais, et n'avais pas la moindre chance de pouvoir organiser une rencontre entre elle, Evan, moi et d'autres gens. C'était sans cesse les chiens et les chats et le surplus de travail qui m'arrivait par ricochet quand il y avait une urgence en cours, et il semblait qu'il y avait toujours une urgence.

Donc oui, Evan était seul le plus clair de son temps. Il pouvait se faire des amis par son travail, sans doute – néanmoins, des amis du travail sont-ils de vrais amis? En particulier dans le genre de travail qui occupait Evan? Dans ce monde assassin de la finance et de la manipulation, pouvait-il y avoir de véritables associés susceptibles de devenir des intimes? Je n'en suis pas très sûre. Et oui, il devait rencontrer des gens dans ses activités quotidiennes générales, comme nous en rencontrons tous – le commerçant du bout de la rue, l'employée du nettoyage à sec, et dans mon cas le facteur, avec qui j'ai de nombreux contacts en raison de mon travail* – mais d'ordinaire c'était un

* Dans Histoire personnelle, nous en apprenons davantage sur le genre de personnes que l'on peut rencontrer régulièrement quand on vit seul et qu'on est écrivain indépendant.

homme qui rentrait discrètement dans une demeure familiale à Richmond à la fin de sa journée de travail, entendait la joyeuse animation dans la cuisine, cet heureux désordre de la vie de famille, comme je pourrais l'écrire, ce qui paraît être un cliché mais en réalité n'en est pas un, et montait directement à l'étage, dans un silence de mulot silencieux, solitaire et apeuré, jusqu'à la solitude de sa chambre en haut de la maison où il logeait seul.

Parce que, comme je l'ai écrit, il avait peur. Peur des sentiments de son propre cœur immense. Dès l'instant où il avait rencontré Caroline, dès l'instant où il avait entendu sa voix, même, au téléphone, lorsqu'il avait appelé le numéro que Rosie m'avait donné pour que je le lui transmette, une électrisation s'était produite, un commutateur avait basculé. Elle lui avait dit : « Oh, salut ! Vous êtes Evan ! Oui, je vous attendais... » – et quelque chose s'était bloqué, m'a-t-il dit, sa respiration, le battement de son cœur. Il avait bredouillé, « Je... » – mais elle avait simplement, suavement dit, de cette voix qu'elle avait : « Passez à la maison quand ça vous arrange. Après le travail un de ces jours ? Je suis toujours là. Je ne vais jamais nulle part » – ce qui était en réalité un pur, énorme et exquis mensonge parce que les femmes comme Caroline ne sont jamais « toujours là » mais n'arrêtent pas de sortir, elles ne peuvent pas s'en empêcher. Les gens comme Caroline Beresford sont le genre de personne que tout le monde veut voir.

Cela a changé, bien sûr. Comme je l'ai découvert. À mesure que les semaines se sont écoulées, et que l'histoire s'est développée. À mesure que les premiers jours où Evan a emménagé à Richmond sont devenus

des jours très nombreux, puis des semaines et qu'une nouvelle saison est arrivée, puis une autre, Caroline s'est trouvée de rester de plus en plus à la maison ; le soir, la journée, des parties du week-end... Les histoires changent, elles évoluent. C'est ce qui en fait des histoires.

« Je vois sans cesse Caroline dans la maison et c'est dur de ne pas penser à elle, m'a dit Evan lorsqu'il a été manifeste, à son apparence, qu'il était très, très amoureux*. Elle me dit : "Salut, vous avez envie d'un café ? Venez dans la cuisine" – et voilà. Je suis obligé d'entrer et de rester avec elle. Il faut que j'essaie de boire le café. D'avoir une attitude normale en sa présence. Oh, Nin. Il faut que j'essaie. »

Donc, alors, la vulnérabilité d'Evan, tout juste revenu à Londres après des années au loin, associée à l'aisance charmante, à la grâce, de Caroline... c'est ainsi que les choses ont commencé pour lui, je le sais. Et, selon sa manière caractéristique, il s'est mis à me parler d'elle sur-le-champ, bribe par bribe, mais tout s'est révélé en buvant des gin-tonic dans divers pubs et bars, à de très nombreux égards l'histoire s'est formée entièrement avec le soutien de ce type de cocktail particulier, Tanqueray, Gordon's, Bombay Sapphire, Sipsmith ou un autre des gins de marque ou sans marque et leurs toniques d'accompagnement labellisés qui remplissent aujourd'hui en quantité les

* Il n'est pas rare que la mine des gens se transforme après qu'ils sont tombés amoureux, pour le meilleur ou pour le pire. Dans le cas d'Evan, son apparence a suivi la trajectoire d'un amant du début de la Renaissance ; dès l'instant où il a été frappé par l'apparition de sa bien-aimée, il a commencé à perdre sa beauté. Voyez, plus bas : Amour courtois.

étagères et les bars revêtus de miroirs de l'ouest londonien et au-delà, indiquant dès la première fois où il m'a parlé d'elle la profondeur de son amour ; chacun tour à tour, les verres s'alignant, et des doubles pour beaucoup d'entre eux, avec des chips, ou servis avec une coupelle de cacahuètes.

Il était allé rencontrer Caroline, comme elle le lui avait suggéré au téléphone, après qu'il avait appelé le numéro que Rosie m'avait envoyé par texto pour que je le lui communique. « Il va bien s'amuser là-bas », m'avait-elle dit ensuite, lorsque je lui avais annoncé qu'il l'avait contactée. Il devait y régner une « chouette ambiance » après tout, vous souvenez-vous, telle qu'elle l'avait décrite ? Rosie connaissait bien Richmond, elle y avait grandi – et certes, ce n'était ni Chelsea ni Notting Hill ni Knightsbridge, où Evan aurait très facilement pu s'établir, grâce à cette luxueuse firme qui l'employait, mais c'était tout de même le charmant Richmond et une élégante maison là-bas avec beaucoup d'allées et venues, de fêtes et de boissons et de rassemblements et de dîners. Et déjà, comme je l'ai mentionné, quelque chose chez Evan avait été... préparé. Par le son de Caroline. Par la respiration qu'elle avait prise. Par sa voix. Le ton de sa voix. Il choisit un jeudi soir pour aller là-bas, pour prendre la District Line jusqu'à Richmond. C'était au début de l'hiver ; il était de retour à Londres depuis une semaine. Il n'y avait pas de neige mais le froid était vif.

À ce moment-là, ses valises n'étant pas encore défaites, si vous voulez, il vivait, le croirez-vous, au Connaught – je répète : ce sont les usages dans ces sociétés du monde de la finance. Il batifolait dans une

suite junior, au premier étage de l'hôtel côté façade, disposant d'un petit salon, avec une table de salle à manger et quatre chaises. Evan commandait des plats chinois, pendant ces premiers jours de son « retour parmi nous » comme je le formulais, et nous dégustions des nouilles aux crevettes épicées, en regardant Carlos Place par la fenêtre et en buvant de la bière chinoise, me sentant moi-même d'un chic inouï, tout ça en raison de son emploi bizarre et de la manière dont ces sociétés « logent » leurs employés. Bref, il devait profiter de ce régime depuis une semaine tout au plus lorsqu'il avait quitté sa suite pour prendre d'abord un taxi, puis, en raison des embouteillages, la District Line, jusqu'à Richmond, jusqu'à cette « chouette ambiance », et l'un des enfants lui avait ouvert, le benjamin, Freddie, « qui a douze ans », m'a précisé Evan, mais Caroline était arrivée juste derrière lui et avait tendu la main. « Salut, je suis Caroline », avait-elle dit. Et – BANG*.

Elle portait – dans mon esprit elle continue de les porter – un T-shirt blanc et l'une de ces jupes dont

* Notez l'emploi des lettres majuscules – BANG – et l'utilisation de l'espace suivant l'apparition du mot, le fait que le texte ne continue pas immédiatement mais que le mot se détache seul. Cela mérite bien une note de bas de page. De nouveau, ce mot, sa présentation, son apparition théâtrale après le tiret... tout indique un événement marqué et singulier sur la page. Voyez plus tard, si vous êtes intéressé, la rubrique sur l'amour courtois pour des renseignements supplémentaires au sujet de ce BANG, ainsi que d'autres informations pertinentes, notes sur Pétrarque et Dante, tout ça. Le « tout » de l'histoire semblant se produire – le BANG, l'identification de l'émotion, la sensation de douleur – en même temps, dans cet instant de la vision, telle une flèche comme on l'écrivait jadis, le trait de Cupidon, dans ce premier coup d'œil brûlant, le regard de l'amour. Détails très importants. Donc, BANG. Oui. C'est un bon terme pour ce qui s'est passé ici.

on s'entoure les reins et qu'on noue et qui sont ravissantes. Elle était grande, Caroline est grande, et elle ne portait que ça, la jupe et le T-shirt, et elle avait les pieds nus et de longues jambes bronzées, alors que c'était le mois de janvier. Elle n'avait même pas un gilet sur les épaules.

« Entrez », dit-elle à Evan et il s'est avancé dans le vestibule.

Le parfum, le parfum de cette maison, de Caroline elle-même, était pareil aux oranges, a-t-il dit plus tard. La maison entière remplie de ce genre de délice. Oranges. Orangers. Fleur d'oranger. L'été en hiver, la fertilité dans le froid et le noir. Evan a franchi le seuil de la maison de Richmond et, voilà, je l'écris maintenant, la phrase figurait sous sa propre plume, dans certaines de ses notes initiales, sa « vie a changé ».

« Entendu », lui ai-je dit, ceci après l'envoi de la première série de notes, lorsque mon engagement dans le projet constituait déjà une question entre nous. « Alors supposons une seconde que je dise, oui, je mettrai toute l'affaire par écrit dans une esquisse générale, l'intégralité, comment ça a commencé, oranges incluses. Comment sa main tendue pour te saluer a été le début d'un genre de... chose monumentale, je suppose, c'est ainsi qu'on pourrait la décrire. Supposons une seconde... »

— Oui », a dit Evan, et j'ai envie d'écrire « ardemment » – quoique je déteste la paresse des adverbes, mais adverbial, il l'était assez, le soir où il a proposé en termes exprès que j'écrive l'histoire pour lui, l'histoire de son amour, tous ses petits gestes si attentifs, désespérés et extravagants. Comme dans la manière dont il a dit « Nin, Nin, Nin, il FAUT que tu fasses ça pour